

UN PEU D'AIDE, S'IL VOUS PLAÎT!

PAR J.-ERNEST LAFORCE

POUR la plupart, vous avez vu par les journaux que des familles ont quitté la ville pour aller travailler à l'agrandissement de la patrie, par le défrichement et la mise en bonne culture de ses terres arables.

Plusieurs d'entre vous ont assisté à des départs de colons. D'autres les ont connus plus intimement.

Pierre Parfait et sa famille, Michel Prudent et sa douzaine de petits et de petites Prudent, étaient tous des voisins. On a vécu avec eux. Tandis que Joe, Lépinette, un ancien des chantiers de l'Ottawa, est un parent, un cousin, à qui on avait prêté, quand il est venu en ville, qu'il n'aurait pas de travail.

Que de fois ne s'est-on pas demandé: que vont-ils faire, là-bas, au loin, au fond des bois?

C'est certain que Mélanie va pleurnicher de temps à autre, bien qu'elle soit habituée à la campagne. Dans le fond des bois, c'est un peu différent.

Ne vous-êtes vous pas demandés, vous qui arrivez parfois en retard à la messe, et qui disputez sur la longueur du sermon: quand auront-ils une chapelle?

Et, là-bas, comment le bon Dieu sera-t-il logé?

Peut-être aussi, pris par le tourbillon des affaires, par la tâche quotidienne qui devient de plus en plus assommante dans ces temps de crise, n'avez-vous pas eu le temps de vous arrêter à cette pensée?

Il peut se faire aussi que ceux qui sont partis n'y aient pas songé.

Quand on vit dans l'abondance, on remarque rarement assez la somme de richesses dont on jouit.

Pour un grand nombre, les colons de la ville étaient des chômeurs. A un moment donné, le travail se fit plus rare. Dans des milliers de familles, ce fut le chômage complet. Quelle que soit la vaillance d'un ancien agriculteur perdu en ville, quand il ne peut trouver à s'embaucher, c'est la misère qui s'installe au foyer. Pour que ces familles ne meurent pas de faim et de froid, et pour qu'elles ne sortent pas dévêtues, on a organisé la charité élargie.

Cela ne suffit pas. Il faut aussi un logis. La charité publique y pourvoit.

Mais comme, dans ces temps difficiles, les revenus des gouvernements, comme ceux des individus, sont moindres et que les dépenses occasionnées par ces charités sont élevées, l'Etat-Providence ne peut faire de grandes dépenses pour loger les familles des sans-travail.

C'est ce qui explique que tant de familles sont forcées de vivre dans des taudis, parfois infects.

C'est ce qui explique la présence de tant de tuberculose, de tant d'infections morales chez des gens qui seraient restés sains, s'il leur eut été donné de vivre en plein soleil, à la campagne.

La dégénérescence constatée chez un nombre de gens provient aussi directement de cette absence de soleil dans la maison, dans la vie, et jusque dans les relations spirituelles entre le Maître du soleil et l'être caché dans un taudis à l'atmosphère chargée des miasmes de toutes les pourritures et assombrie par la désespérance.

Cependant, même dans ces cas, ceux qui le veulent, peuvent encore mettre un peu de soleil dans leur vie.

Si l'air du taudis est appesanti de lourdeurs empoisonnantes, si la promiscuité d'êtres qui ont connu toutes les dégradations physiques et morales est un danger trop certain, il reste des lieux où l'habitant du taudis est reçu à l'égal

du richard qui habite un palais: ce sont les églises paroissiales, vastes, belles, impressionnantes, où chacun peut avoir sa place, jusque tout près du tabernacle, s'il le désire.

Les pauvres, les plus pauvres encore, ceux dont l'indigence ne s'arrête pas à la pauvreté financière, ont donc un lieu où ils peuvent voisiner, fraterniser avec les riches, recevoir les mêmes attentions, participer aux mêmes avantages.

Chez les voisins, dans la famille parfois, déscapés par la malchance qui s'obstine à poursuivre de pauvres êtres qui croient avoir des droits à l'aisance, aiguillonnés par le désir de procurer quelques soulagements aux enfants, à des parents, à des amis, quelques-uns se laissent tenter: c'est un pain, une paire de souliers, un paletot... dont la nécessité est absolue.

Quelques semaines après, à l'ombre d'un mur infranchissable, un jeune homme, un père de famille, doivent passer des mois.

Là encore, il reste une consolation. Toutes les prisons, tous les pénitenciers ont leurs chapelles.

Il arrive que les taudis sont cause d'un dépérissement, que des tares physiques s'en suivent. On est pauvre, mais l'hôpital est là pour les pauvres comme pour les autres, et, si pauvre soit-on, pécutièrement, physiquement et moralement, si on le veut, dans l'hôpital, on peut fraterniser avec les autres, au pied du même autel.

En est-il toujours ainsi des familles qui sacrifient leur vie à agrandir la patrie, qui, voulant faire de leurs enfants des êtres utiles au pays, en laissant la ville, renoncent aux aides données par la charité privée ou publique, et passent des années entières à défricher, arbre par arbre, une forêt qui deviendra une ferme?

Le métier de défricheur est dur. Il faut du courage, de la vigueur, de la santé, de la volonté, une endurance qui ne se rebute jamais, de l'esprit d'initiative, et plus de connaissances générales qu'en tout autre métier.

Pour la plupart, nos colons possèdent ces qualités. Hélas! ils ne sont pas riches. Et quand on commence le défrichement d'une forêt embroussaillée, de travail difficile, dans un pays que l'on ne connaît pas; quand on a plusieurs bouches à nourrir, plusieurs corps à vêtir, une douzaine ou deux de pieds à chausser; quand il faut aussi songer à construire un abri, à creuser un puits, et que l'on ne possède ni cheval, ni vache, ni mouton, ni porc, ni volailles; quand on manque même d'instruments et d'outils pour travailler à l'aise et que l'on est réduit à presque tout faire à la main, à force de bras, c'est dur, c'est parfois décourageant, cela ouvre l'appétit, et on ne peut toujours satisfaire pleinement les estomacs.

C'est dur... mais cela, les colons l'endurent sans trop s'en plaindre.

Quand le colon et ses enfants travaillent au défrichement par les chaleurs torrides; quand la fumée emplit les yeux et la cendre poussée par le vent les cuit; quand le bois charbonné que le colon transporté à force de bras et qu'il empile pour le faire brûler, le barbouille au point de le faire ressembler à un nègre, aussi bien que quand la pluie glacée le saisit, le trempe des heures durant, ou encore, après les premières neiges, et tout au long de l'hiver, quand il bat la forêt et la neige dégringolant

de branche en branche lui tombe dans le cou et sur les poignets; quand le colon a à endurer tout cela, il lui arrive de laisser sortir quelques jurons, mais en somme, cela s'endure.

Quand la femme du colon remarque que les enfants manquent de chaussures, de vêtements pour aller à l'école, il lui arrive d'avoir faim, de se priver outre mesure pour économiser l'argent nécessaire à l'achat de ce qu'il faut. Cette mère de famille se privera ainsi parfois des mois durant, mais elle s'en plaint rarement.

C'est dur, remarquera-t-elle, à l'occasion, mais cela s'endure.

Le manque d'un repas, de temps à autre, le manque de plusieurs repas la même semaine, quand on doit donner un effort surhumain, cela se passe et peut s'oublier.

Ce qui est pire que toutes ces souffrances, pire que toutes les privations matérielles, que toutes les misères physiques à endurer, pour la mère de famille, surtout, c'est le manque de ce que le patient de l'hôpital, le forçat, le chômeur, l'homme des taudis peut avoir en ville: une chapelle où prier, une chapelle avec des ornements comme dans la PAROISSE, des statues comme dans la PAROISSE, un ostensor, une lampe de sanctuaire, des chandeliers, un Chemin de la Croix, un catafalque, comme dans la PAROISSE.

Et avec cela, un curé que l'on peut consulter, visiter, CRITIQUER, oui, critiquer, c'est indispensable: un curé qui reçoit les confidences, absout les fautes et distribue le pain qui permet aux travailleurs du sol de continuer la besogne entreprise, quelles qu'en soient les difficultés.

Ces colons sont, pour l'immense majorité, des gens qui ont eu à cœur de ne pas demeurer à la charité publique; des gens qui ont voulu que leurs enfants ne deviennent pas des parasites. Pour atteindre ce but, ils se sont enfoncés dans les bois, à des centaines de milles de leurs parents, de leurs amis; ils travaillent avec acharnement au défrichement de terres qui, plus tard, produiront de quoi les sustenter. S'ils persévèrent, ils feront de leurs enfants, des citoyens utiles qui seront une force active pour la communauté et une richesse pour l'État.

Laisant de côté toute considération de charité chrétienne, ne vaut-il pas la peine, même à ce point de vue matériel, de les aider à faire un succès de leur entreprise?

Nous savons que, pour la majorité des familles, cette entreprise sera une faillite, si ces gens ne voient pas l'espoir prochain d'avoir une chapelle avec ses ornements, son crucifix, ses statues, son Chemin de la Croix, ses chandeliers, sa cloche, son ostensor, tout comme dans la vieille paroisse où ils vivaient.

Dans le fond des bois, on est loin, on est mal vêtu et on se contenterait d'ornements moins brillants, de chandeliers qui ne reluisent plus, de statues dont la peinture est fanée: en un mot, on ne serait pas exigeant... mais encore, faut-il que l'on ait au moins l'essentiel.

Pourquoi les paroisses d'où part cette avant-garde de la civilisation, ne se chargeraient-elles pas de pourvoir ces chapelles de ce qu'il leur faut?

Pourquoi ne feraient-elles pas une part pour aider le curé de la nouvelle paroisse à vivre, non richement, non avec tout le confort, mais avec au moins ce qui est considéré le strict nécessaire?

Les colons sont prêts à bâtir les chapelles; le gouvernement fait sa part dans cette construction, mais ce n'est pas au gouvernement à fournir les objets nécessaires au culte.

Il faut donc que les vieux centres fassent leur part.

D'ailleurs, comme on n'est pas exigeant dans les centres nouveaux, on se contenterait d'objets du culte dont on ne se sert plus dans les vieilles paroisses, parce qu'on les a remplacés par de plus nouveaux.

Dans les temps de prospérité, alors que les paroissiens souscrivaient facilement pour payer le renouvellement des chandeliers, des lampes de sanctuaires, des vases sacrés, des ornements d'église, et de toutes autres choses servant au culte; dans ces temps où les paroissiens avaient une réelle fierté de leurs églises, de tout ce qui les ornaient, et exigeaient parfois des marguilliers et du curé, le renouvellement de ces articles du culte, on a mis de côté, on a placé dans des greniers, des trésors, inutiles pour ces paroisses, mais qui serviraient admirablement bien à ensoleiller les modestes chapelles de bois rond dans les colonies nouvelles.

Il ne manque pas de presbytères où l'ameublement a été renouvelé. Et peut-être, en fouillant dans les caves, dans les greniers de ces édifices, trouverait-on des meubles qui seraient fort utiles aux curés des paroisses nouvelles.

Messieurs du clergé, pourquoi ne jetteriez-vous pas un coup d'œil dans les recoins de vos demeures? Et si vous y remarquez des meubles qui seraient utiles dans les missions, pourquoi n'en avertiriez-vous pas le bureau des missionnaires-colonisateurs, au numéro 24 est, rue Notre-Dame, Montréal, ou encore, Monseigneur Conrad Chaumont, à l'archevêché. Mgr Chaumont, président de la Société diocésaine de Colonisation, verrait à avertir qui de droit de votre offre généreuse.

Il est des gens qui ne sont pas membres du clergé, mais dont les offres seraient tout de même acceptées avec plaisir et reconnaissance.

C'est pour l'œuvre du culte, du culte à organiser dans les paroisses nouvelles, où se trouvent les colons que nous avons vu partir à la conquête de la terre canadienne pour la famille canadienne.

Cette population est prête à faire des sacrifices considérables, elle en fait actuellement, elle continuera d'en faire, le sourire aux lèvres... si vous voulez bien l'aider à organiser ses chapelles, à faire vivre ses prêtres.

A une œuvre comme celle-là, tout le monde est intéressé; personne n'a le droit de se récuser.

D'ailleurs, les descendants des découvreurs et des premiers pionniers du Canada, les successeurs des Laval, des Marquette, des Brébœuf, des Bourget, des Laffèche, et de centaines d'autres, ont-ils bien le droit de ne pas donner aux avant-gardistes de notre civilisation: les défricheurs partis de nos paroisses, ce que nous donnons généreusement aux habitants de nos taudis, aux miséreux, de toutes sortes, voire aux brigands qui sont condamnés dans nos pénitenciers?

En plus d'une bonne œuvre, l'aide au culte pour les paroisses nouvelles, serait aussi une œuvre éminemment patriotique.

Elle est nécessaire! Qu'on y aille sans lésiner!

Qu'on ensoleille, par la chapelle, la vie de nos défricheurs!

J.-ERNEST LAFORCE.